



## PARCOURS LIBRE DE L'EXPOSITION

Salle 1

*Mini parc*, 2021, film instantané, cadre, 44 x 61 cm, production Maison Salvan

*Extra tropical (yucca)*, 2020,

vidéo HD, 6 min, production La Junqueira

*Extra tropical (arecaceae)*, 2020,

vidéo HD, 6 min, production CAC Passerelle

Salle 2

*Infiltrations*, 2022,

plantes ornementales empruntées, bouteilles en verre,

cônes en plastique, infusions, impression,

production Maison Salvan

*Emprunt lointain*, 2022,

découpe et ouverture des cloisons,

production Maison Salvan

Salle 3

*Maisons avocats*, 2021,

vidéo HD, 11 min

*Emprunt lointain*, 2022,

découpe et ouverture des cloisons,

production Maison Salvan

Salle 4

*Anti bruit*, 2021,

vidéo HD, 9 min, production CNAP, DICRéAM (CNC)

*Pensées sauvages*, 2022,

verres, sommités fleuries, eau chaude à la demande,

production Maison Salvan

Salle 5

*Viagem para-sol*, 2020,

impression, 150 x 100 cm,

production La Junqueira

*Emprunt lointain*, 2022,

découpe et ouverture des cloisons,

production Maison Salvan

## *Collision mineure* Marie Ouazzani et Nicolas Carrier



*Infiltrations*, 2022, Marie Ouazzani et Nicolas Carrier © Maison Salvan.

### D'autres récits de la terre

Au travers de *Collision mineure*, la Maison Salvan devient la scène des expérimentations de Marie Ouazzani et Nicolas Carrier. L'exposition – qui découle d'une résidence dont bénéficièrent les artistes – associe des gestes imposants, se déployant à l'échelle du lieu, à des images fixes et en mouvement. Certaines sont inédites et envisagées pour l'exposition, d'autres puisent dans le corpus préexistant. La Maison Salvan est bien dans sa fonction, qui consiste à s'effacer pour révéler des œuvres. Le film instantané, placé dans la première salle, est, par exemple, très classiquement encadré et accroché au mur. Mais la Maison Salvan est aussi dans une situation qui la conduit à incarner une fiction. Dans celle-ci, elle pourrait s'apparenter à une sorte de « lieu phare » ou de laboratoire où l'on se préoccuperait du vivant végétal. À l'évidence, dans celle-ci, encore, elle est à la fois en relation et en tension avec le territoire qui l'environne.

Ce qui fut une maison – un espace privé et intimement vécu génération après génération comme les murs et les sols en témoignent – accueille des images de son extérieur sous la forme de photographies et de films. Cependant cet « extérieur » figuré est pour partie fictif, les paysages y sont archétypaux et jamais précisément localisés. Il est fait d'espaces de banlieue où s'élèvent des édifices en béton et verre, brutalistes, fonctionnalisés, captés à Labège mais aussi dans la région parisienne.

De ces paysages transparait une menace. Les expériences sensibles y semblent âpres en raison du bruit, de la massivité du bâti et, plus globalement, des différentes formes de pollution. Ce qu'a fait l'homme de la terre est vertigineux et la crise climatique sourd de cette matière. Cependant les artistes ne se bornent pas à ce constat, ils explorent des voies de la résilience, la convie, la fabrique. Dans l'un des films, une femme (une âme), autant apparue que disparue, persiste à expérimenter un territoire furieux où entre en tension le bruit et le végétal (*Anti bruit*). Dans un autre, un homme, certes très solitaire, prend soin de plantes (des plantes prennent soin de lui ?) et végétalise son environnement immédiat à la manière de petits attentats poétiques aussi vains que fondamentaux (*Maisons avocats*).

Le végétal est au cœur du travail des artistes. Ils s'intéressent notamment à l'implantation dynamique des espèces sur la planète, en relation avec le fonctionnement de la globalisation et les effets du changement climatique. Aujourd'hui, comme l'exprime les films de la série *Extra tropical*, des plantes « exotiques » telles que le yucca et le palmier pourraient (réchauffement climatique « aidant ») coloniser des endroits très inattendus. Pourquoi pas Brest ou Lisbonne, deux villes atlantiques, très peu tropicales. Avec Marie Ouazzani et Nicolas Carrier, le végétal est abordé comme le témoin victimaire de l'action de l'homme démiurgique sur la planète. Mais, en miroir, il est tout autant montré comme une force et une ressource. Dans l'exposition est convié le végétal le plus domestique, le plus allochtone (bien éloigné de ses terres originelles humides et chaudes), le plus coupé de tout environnement naturel : des plantes, étrangement qualifiées « d'intérieures », en pots, de la famille des ficus, des aracées, des palmiers. Elles se retrouvent être nourries par une préparation qui mélange ortie, armoise, pissenlit, ronce. Le banal se greffe au sophistiqué, le local abreuve le global, le sauvage soigne le domestiqué et « les mauvaises herbes » s'attachent à des consœurs, pour le coup chéries, que l'homme déplace aux grés de ses besoins et désirs. Un système poétique, plusieurs fois métaphorique, s'installe...

Dès lors, la Maison Salvan ressemble à une sorte de clinique du vivant végétal. Une exposition prend soin d'individus plantes qui partagent l'espace avec l'équipe du lieu et les visiteurs ; une chorégraphie conviant le vivant humain et non humain se compose dans l'espace. Elle incarne un moment « natureculture » pour emprunter un concept à Donna Haraway, philosophe, qui n'envisage pas de séparer la nature et la culture en deux tropismes disjoints, comme peut le faire classiquement la pensée occidentale. Pour accompagner l'irruption de ces plantes, un geste fort est alors nécessaire. Il s'agit de leur apporter de la lumière, ce que les œuvres fuient habituellement par peur de dégradations. Alors, par une action aussi brutale (il s'agit d'enlever des portions de cloisons) que délicate (la découpe est très proprement réalisée, les chutes disposées dans l'espace en témoigne), la Maison Salvan dévoile ses « vieilles » ouvertures longtemps masquées et participe à prodiguer des bienfaits au règne végétal qui habituellement lui est extérieur.

Les morceaux ôtés aux cloisons sont donc donnés à voir au public. Le visiteur peut regarder ces éléments comme des pièces sculpturales et, pourquoi pas, picturales. Mais, simplement posés au sol, ils témoignent aussi de leur état temporaire. Aussitôt que l'exposition sera terminée, ils retrouveront leur place dans les murs. Cette circulation est à l'image de la totalité de l'exposition dont la plupart des composantes ont été empruntées. Les plantes proviennent des bureaux de services de la mairie de Labège ; les assises permettant de regarder les films plus confortablement – à l'origine des matériaux pour la construction – sont des prêts du service technique de la ville. L'exposition est faite de déplacements et d'utilisations temporaires. Disons-le, son empreinte carbone est certainement très faible, renvoyant par-là à une équation délicate que les lieux d'art sont dorénavant sommés de résoudre : continuer à enchaîner des projets distincts, ouverts, expérimentaux, tout en intégrant la question de la maîtrise des dépenses énergétiques, en particulier en raisonnant l'utilisation des matériaux jetés.

Au-delà de ces questions matérielles fondamentales, qui renvoient à des enjeux collectifs globaux et qui impliquent toutes les sphères de la société, il faut insister sur le fait que l'exposition est avant tout un geste d'artistes interrogeant la fiction dans l'art. Dans cette voie, ils se montrent très subtils. Les écarts avec le réel sont très ténus, présents partout mais toujours discrètement. Notre regard est accoutumé aux paysages montrés, les contextes sont ceux que nous connaissons : les utopies résidentielles modernistes en bordure de voies de communication intense. Cependant, des indices alertent et une légère étrangeté traverse l'ensemble. Par exemple, la petite image de la première salle montre un paysage en tension, sa chimie semble avoir été affectée par les conditions climatiques lors de la prise de vue, empêchant une réalisation nette et précise de l'image. Dans plusieurs films, une lumière intense semble témoigner d'une anticipation de ce que la crise climatique annonce ; le registre du dystopique n'est pas loin. L'usage du texte incrusté – des presque poèmes qui mêlent faits, conjectures et fugaces traces de fantaisie – « travaille » le sens des images et « dérègle » certains plans en entrant en friction avec leur dimension contemplative. Marie Ouazzani et Nicolas Carrier ont trouvé une voie fine et précise permettant de situer avec justesse leur plein engagement politique dans l'art. Pour reprendre encore des mots à Donna Haraway<sup>1</sup>, ils rendent les histoires faibles plus fortes et les histoires fortes plus faibles en façonnant d'autres récits de la terre.

Paul de Sorbier  
Responsable de la Maison Salvan.

<sup>1</sup>Donna Haraway : *Story Telling for Earthly Survival*, Fabrizio Terranova, 81mn, 2016.

## Exposition du 9 février au 2 avril 2022.

Ouverture les mercredis, vendredis, samedis de 14 h à 18 h  
et les jeudis de 12 h à 18 h.

Entrée libre. Fermée les jours fériés.

## LES RENDEZ-VOUS DE L'EXPOSITION

**Samedi 12 février à 10 h 30** : « Rendez-vous des familles »,  
un atelier s'installe au milieu des œuvres de l'exposition  
comme un espace de convivialité propice à la rencontre et à la créativité.

Pour les familles avec enfant à partir de 7 ans.

(Gratuit, sur inscription : 05 62 24 86 55 / evidotto@ville-labège.fr)

**Mardi 1<sup>er</sup> mars de 14 h à 17 h** : « Même la culture fait pousser les plantes »,  
un atelier en partenariat avec l'association labégeoise Les Ateliers (tout public).

(Gratuit, sur inscription : 05 62 24 86 55 / evidotto@ville-labège.fr)

**Samedi 12 mars à 11 h** : « Croisons les regards sur l'exposition »  
Marion Viollet (docteure en arts plastiques et médiatrice) vient apporter son regard  
sur l'exposition et dialoguer avec le public et l'équipe de la Maison Salvan.

**Samedi 19 mars à 11 h** : « Des histoires et des œuvres »

par Céline Molinari, conteuse. Pour les familles  
avec enfant à partir de 18 mois.

(Gratuit, sur inscription : 05 62 24 86 55 / evidotto@ville-labège.fr)

**Samedi 2 avril à 17 h** : « Découvrons l'exposition »

avec le responsable de la Maison Salvan.

Merci aux collègues de la mairie de Labège pour le prêt des plantes et des assises.

Merci au Printemps de Septembre pour le prêt de matériel.

Merci à Eric Castagnes pour la mise en espace de l'exposition.

Merci à Yann Febvre pour la création graphique associée à l'exposition.